Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Un livre et un prix
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749685

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN LIVRE ET UN PRIX

Le dernier livre de M. Romain Rolland, *Clérambault* — Ollendorff éd. — a été accueilli en France par le silence. Pendant la guerre, il fut de bon ton dans une certaine presse et dans certains milieux de traiter en ennemi M. Romain Rolland. Aujourd'hui les grosses colères s'apaisent, les sanguinaires ressaisissent leur fragile raison. Si on ne lui ouvre pas encore les portes, du moins relève-t-on l'anathème. Il est comme un parent qui aurait mal tourné. Le scandale passé on le tolère discrètement parce qu'il est tout de même de la famille.

Les faits sont dans toutes les mémoires. Au fort de la bataille M. Romain Rolland publie dans un journal suisse des articles qui formèrent plus tard la brochure intitulée: *Au dessus de la mêlée.* Un journaliste parisien s'en empare, les tronque avec la plus entière mauvaise foi, les commente avec le plus féroce nationalisme. Une légende se forme, se répand, s'incruste dans l'âme exaltée d'un peuple en guerre. Pour avoir tenté, avec une grande noblesse d'esprit et, à coup sûr, en mortifiant durement ses sympathies natives, de faire la part des erreurs des adversaires, M. Romain Rolland se voit rejeté au camp allemand, honni, bafoué. Il n'avait pas voulu mentir à sa pensée, à son cœur.

Clérambault, bien que l'auteur s'en défende, rappelle, je crois, certains faits dont M. Romain Rolland eut à souffrir. Le sous-titre de l'ouvrage, *Histoire d'une conscience libre pendant la guerre,* dit assez qu'il ne s'agit pas là d'un roman, mais d'une confession qui retrace les luttes d'une pensée libre dans la tourmente, ses efforts, souvent vains, pour échapper au gouffre de l'âme multitudinaire. „Aucune raison au monde n'excuse l'abdication de l'esprit devant l'opinion" écrit l'auteur. Et cette raison, qu'à la fin de son calvaire Clérambault découvre et sert, est bien celle qui dicta, dans la folie mondiale, l'attitude de M. Romain Rolland.

Clérambault est un poète de renom, sinon illustre. C'est une âme sensible, vibrante, facilement endormie par une belle strophe, secouée par un geste audacieux. Les idées alimentaires du siècle, Paix, Justice, Droit, trouvent en lui des échos sonores. Il vit heureux, dans le travail, au milieu des siens: sa femme, une fille, un fils.

Il élève des autels à la paix souveraine, *Ara pacis augustae!* Et 1914 éclate sur sa naïve quiétude.

Il y a quelques années, étudiant l'œuvre de M. Romain Rolland, et particulièrement *Jean-Christophe,* j'arrivais à cette conclusion que M. Romain Rolland est un grand artiste, un romancier de premier ordre qui veut s'ignorer et ne songe qu'à être un moraliste, un censeur de peuples, un éducateur d'hommes. La volonté de servir à quelque chose prime chez lui le désir de réaliser de la beauté. Et pourtant avec quel art il atteint, quand il s'abandonne, à l'émotion, à la vie! *Clérambault* n'est pas un roman. Soit. Mais dès les premières pages mon jugement s'affermit à ce simple trait dont l'auteur marque la femme du poète: „Toute lecture à haute voix la faisait tomber, dès la troisième phrase, dans un état de somnolence où les soucis du ménage prenaient une place saugrenue . . ." Voilà le romancier avec sa pénétration profonde, aisée. M. Romain Rolland excelle à révéler ses personnages d'un trait de plume. Dans ce livre, pour les besoins de la cause, il en fait défiler un grand nombre, un peu schématisés mais toujours vrais par quelques côtés. Cette variété soutient l'intérêt en même temps que les quelques pages humaines où l'on sent véritablement le héros souffrir.

Car, il faut bien l'avouer, le livre est long. C'est la méthode de M. Romain Rolland de ne faire grâce d'aucune étape et d'épuiser son sujet d'après un plan rigoureux où toute idée est pressée tour à tour. Clérambault, d'abord effaré par la guerre, est bientôt accroché au patriotisme affronteur de la collectivité. Il se baigne dans la foule déchaînée, compose des iambes héroïques. Son fils part. Il se réjouit, sacrifiant ses entrailles au dieu-fantôme qui hante les drapeaux. Son fils meurt. Il glorifie sa douleur. Mais elle se tasse au fond de lui-même et, comme une eau abandonnée s'alourdit et marque le vase, elle le ronge. Obscurément la révélation commence. Clérambault recouvre la raison, médite, réfléchit. Le mensonge voulu par les gouvernements ou fomenté par l'exaltation naïve des peuples lui apparaît. Il cherche, il traque la vérité successivement dans les milieux intellectuels, politiques, socialistes. Mais les premiers ont une propension à servir le moloch; les seconds, plus avertis, se contentent d'en jouer; les troisièmes n'ont fait que changer d'idole, rêvant toujours de domination et de triomphe idéologique

à main armée. Clérambault se retire, s'isole. Il a imprimé ses angoisses, sa libération. La presse le courre, sa vie est menacée. Il découvre un petit groupe de solitaires, comme lui, qui se réunissent autour d'un jeune paralytique, voyant de la vérité, précurseur d'un dieu de sincérité envers soi-même et de bonté envers les autres. Le ciel est atteint. La balle d'un adversaire qui couche Clérambault ne saurait nous étonner. Il meurt parmi ses amis dans l'apothéose d'un mysticisme raisonnable.

Voilà le livre, autant qu'il est possible de le résumer à grands traits, et j'avoue qu'il m'a surpris. La guerre fut un choc brusque, imprévu pour beaucoup et, de prime abord, des consciences chancelèrent. Mais si vite, au fort même de la bataille, elles se ressaisirent, dominèrent la catastrophe avec une pénétration cruelle, que leur défaillance passa comme un rêve. Je ne sais si je me trompe, mais je ne crois pas avoir remarqué autour de moi, parmi les Français cultivés, intelligents, qui foisonnent à Paris, la moindre haine pour l'ennemi ni pour leurs frères d'armes qui ne pensaient point comme eux. L'accident de la guerre — car qui en dira jamais les causes profondes, indiscutables? — était subit comme un naufrage ou un cyclone, et, parce que tous étaient embrigadés dans une société particulière, ils faisaient les gestes sociaux qu'on leur demandait de faire, comme l'équipage lutte dans le naufrage, la caravane dans le cyclone. Mais à part eux tous ces sacrifiés n'hésitaient pas à porter la pierre de touche sur les idoles. Leur pensée demeurait intacte, libre, aussi détachée des religions, des patriotismes que des mirages communistes où se rue une humanité qui, depuis deux cent mille ans sans doute, meurt d'idéal.

La longue lutte de Clérambault et sa fin sous le revolver tiennent de l'exagération romanesque, de l'optique du livre. L'élite, en France, bien qu'elle manifestât parfois un esprit de défense, au reste excusable, a traversé la tourmente sans perdre cette sagesse sceptique, désintéressée, cette clairvoyance spirituelle qui juge à sa cote les contingences pratiques et les démences collectives. La guerre n'était pas sans doute le plus grand danger pour notre raison, mais la victoire. Quel peuple qui, rentrant sous ses arcs triomphaux, chargé de la gloire du monde, ne se fût senti unique, invincible, divin? Nous avons posé l'épée simplement, avec un soupir. Victorieux, nous ne voyons en elle que l'arme qui blesse

et non le suprême argument des forts. Le labeur paisible, les livres, la vie tranquille nous ont repris. Sur toute la terre de France où est l'impérialisme? où sont dans les cœurs les orgueils militaires?

L'opinion! Sans doute, c'est la coupable. L'opinion faite sur commande à l'aide d'une censure étroite, de parades guerrières, de discours enflammés et de l'étalage sournois des deuils et des plaies. Mais là nous sortons des cas de conscience individuels pour entrer dans la politique. Les gouvernants de l'heure crurent de leur devoir d'échauffer le sentiment patriotique de la nation afin de galvaniser la résistance, de l'échauffer même à force de mensonges. Maintes pensées se révoltèrent dans le silence, et, déjouant l'entraînement, ne bronchèrent pas. Mais qu'importe de nier le pouvoir de la machine qui vient de vous happer le bras si on ne s'efforce de se dégager? Contradiction entre l'esprit et l'attitude. Soit. Lâcheté? Non pas. Je sais que M. Romain Rolland veut que l'on soit tout d'une pièce, droit et poli comme un menhir. Acte et pensée, les deux traits d'un même angle. Hélas! Ça n'est pas toujours facile et, sans mettre l'homme aux prises avec les bouleversements européens, ne suffit-il pas parfois du pain qu'attendent ses enfants pour lui faire faillir la main?

Il y a dans le livre de M. Romain Rolland une figure pleine de vérité: ce Perrotin, savant, haut intellectuel qui vit dans une sphère où les raisons humaines et nationales deviennent transparentes et sans secret. Perrotin a sondé toutes les illusions des hommes, vidé les croyances, retourné les sentiments. Il étonne Clérambault lui-même. Il n'est pas dupe. Mais Perrotin, avec un parfait dédain et riant de lui-même, s'abaisse à des gestes que lui impose, momentanément, le groupement dans lequel le hasard l'a jeté. Duplicité? Sagesse au fond peut-être, M. Romain Rolland l'a dit ailleurs: „Quand on fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit."

La libération des consciences est, pour beaucoup de Français, un fait accompli, j'en suis sûr. Mais si le rayonnement de cette élite prête à toutes les douceurs, à toutes les paix, ne saurait manquer de s'étendre, il faut bien admettre que ce n'est pas elle qui donne le pli aux affaires. Il y a la politique, c'est-à-dire les combinaisons, et il y a l'économie. C'est en cette dernière, maniée par des scientifiques probes qu'il faut mettre son espoir, beaucoup plus que dans les sentiments rigides et des pensées sans ombres.

* * *

Chaque année l'attribution du Prix Goncourt excite en France les convoitises, les manœuvres des quelques centaines de débutants qui n'ont pu encore décrocher la timbale. Il va sans dire que la presse prend parti. Chacun a son candidat le seul valable, touchant, génial, à l'encontre de tous les concurrents qui ne sont que des mazettes. Malheur à l'élu! La cohue des évincés l'accable. Malheur à l'Académie Goncourt! jury à formule périmée, république de camarades, soviet étrangleur! . . . Mais attendez la fin de l'année et vous verrez les aboyeurs tirer la redingote de ces messieurs: „Un petit prix, s'il vous plait!"

A la vérité l'Académie Goncourt représente le jury littéraire de France le plus averti, le plus consciencieux. Personne ne l'ignore: d'où la valeur de son suffrage. Les sollicitations, les campagnes sont certaines, publiques. Mais qui peut mettre en doute la droiture d'un Descaves, d'un Rosny Aîné, l'honnêteté scrupuleuse d'un Elémir Bourges, d'un Léon Hennique et d'une façon générale le souci ardent qu'ont ces Dix de couronner la meilleure œuvre afin de soutenir l'honneur du corps et la vertu incomparable de la récompense?

Ecrivains de l'époque naturaliste, ils n'apportent aucune tendance dans leurs jugements. Pas de commune mesure, si ce n'est le talent, entre leurs lauréats. Aucun rapport d'école entre *Les forces ennemies* de John-Antoine Nau et *La Maternelle* de Frapié, entre *Gaspard* de René Benjamin et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Proust. Et ils ont découvert des livres et des écrivains remarquables, des hommes qui promettaient, qui ont souvent tenu leurs promesses, qui avaient, comme l'on dit, quelque chose dans le ventre. [1])

Le prix de cette année confirme pleinement cette opinion.

Il y avait d'excellents livres en présence, qui tous, avec des mérites divers, accusent du talent. Citons, entre autres, *Un apos-*

---

[1]) Réparons ici une omission, due à la modestie de notre collaborateur. M. Marc Elder a reçu lui-même le Prix Goncourt pour *Le peuple de la mer.* — Je profite de l'occasion pour signaler à nos lecteurs d'autres ouvrages de M. Elder: *Marthe Rouchard, La vie apostolique de Vincent Vingeame, Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc, Thérèse ou la bonne éducation;* en outre un petit volume de critique litéraire: *Deux essais: Octave Mirbeau, Romain Rolland.* — Un autre lauréat du Prix Goncourt est Georges Duhamel, pour *Civilisation.*

BOVET

tolat de *t'Serstevens* et *L'Inquiète adolescence* de Louis Chadourne, édités tous deux par Albin Michel, éditeur actif, entreprenant, qui a déjà rassemblé sous sa firme un groupe remarquable de jeunes écrivains.

M. t'Serstevens s'était signalé l'an dernier par un roman, *Les sept parmi les hommes,* qui retraçait l'œuvre, les déconvenues et le martyre de sept sages égarés à conduire les hommes. Ce livre révélait un penseur, un styliste plus qu'un romancier. J'entends que le sens de la vie ne paraissait pas la qualité dominante de l'auteur. *Un apostolat* ratifie cette opinion. L'ouvrage brille par une composition solide, une langue souple, riche qui sait prendre tous les tons du noble au badin, par une intelligence haute et avertie, maîtresse de son sujet et s'y mouvant avec aisance. Tout de même il manque un certain souffle chaud, des palpitations émues, un cœur qui battrait entre les pages.

Le sujet, c'est l'aventure communiste. Une poignée d'inquiets, grâce aux capitaux d'un adepte fortuné, fonde une communauté rurale. Tant qu'on installe, cela marche à merveille: il y a le piquant de la nouveauté et cette joie qu'on prend à pendre des rideaux dans un logement neuf. Mais le calme laborieux, l'isolement, le contact de tempéraments divers, les passions etc. . . . ont tôt fait de lézarder le bloc. Pour comble, le chef de l'entreprise, illuminé de surface à fond bourgeois, dupe ses ouailles et met la main sur la caisse. Les frères s'égaillent, désillusionnés, à peine meurtris, et chacun retourne à son rêve, à sa paresse ou à son vice.

M. t'Serstevens a traité en sceptique cette tentative que tant d'hommes ont déjà essayée depuis que tourne notre vieille planète. C'est un vieux beau rêve qui dort au fond des cœurs tendres. Il mérite peut-être plus de sympathie que de dédain. Il est fait pour embaumer nos songes dans le silence du cabinet quand on plie sous la misère des peuples. C'est un idéal. Et il ne faut point jeter l'idéal dans la rue, car il enfle comme un génie des Mille et une nuits, souffle l'ivresse dans les cerveaux, exige du sang. La vie est relative, ou, comme dit le poète, quotidienne. Sachons nous en contenter — tout en caressant éternellement l'espoir des éternels dimanches icariens!

Avec M. Louis Chadourne nous retombons aux humbles réalités. *L'inquiète adolescence* — titre qui dit assez que le sujet du

roman est cette quête obscure des choses de l'amour menée par les jeunes hommes durant leurs dernières années de collège — *L'inquiète adolescence* est en grande partie, j'imagine, un livre autobiographique. C'est sa force et c'est sa faiblesse. Sa faiblesse, parce que toute la partie objective, l'affabulation, le drame, semble maigre, artificielle en comparaison des souvenirs de l'auteur. Là il charme, touche, émeut. Sa mémoire du cœur, des yeux, des sens, est vive, exquise. La vie affective du collège, tendue vers l'amitié, le printemps, le soleil, un sourire de femme, vers le mystère pressant et ténébreux de l'amour, est rendue dans ce livre toute vive, sans le truchement laborieux de l'analyse. Sans doute ceux qui portent encore sur eux la fraiche empreinte des internats religieux goûteront à le lire le plaisir mélancolique que j'y ai pris moi-même. J'ai une dilection singulière pour la sensibilité. *L'inquiète adolescence* en frissonne.

Mais je dois avouer que *Nêne,* — Plon-Nourrit éd. — le roman de M. Ernest Pérochon couronné par l'Académie Goncourt, me satisfait plus complètement. Il ne se recommande pas spécialement par la sensibilité, par le style ou par l'intelligence. Il se recommande par sa rare qualité d'œuvre parachevée, au point, bâtie avec sûreté, en quelque sorte en dehors de l'auteur, et dosée avec goût du meilleur de ces dons. C'est à proprement parler de l'art. Même certains personnages un peu conventionnels, comme le mauvais valet qui se venge, la belle fille méchante, sont si bien mis à la taille de la vie simple, vraie, que leurs gestes perdent l'accent mélodramatique qu'ils auraient pu avoir. L'histoire se passe aux champs, baigne dans un terroir savoureux évoqué sans couplets, à son plan, au fond du tableau. Une subordination judicieuse échelonne les personnages. Il y a d'abord le drame et son pathétique humain très émouvant. Et puis des peintures exquises, des détails fins comme un trait d'estampe, une poésie intérieure, un style tout près de la meilleure langue populaire. Figurez-vous le plus pur de Georges Sand filtré par Daudet, Maupassant, Marguerite Audoux.... En vérité le choix d'Ernest Pérochon est heureux et son livre maintient le prix Goncourt à ce niveau de beauté sans formule dont les Dix, croyez-le bien, ont fait leur idéal.

BOULOGNE sur SEINE MARC ELDER

□□□